

PRIX DE LA NOUVELLE
DES LYCEENS 2014

LAUREAT

GROFFE Mathieu

pour

LE FAISEUR DE NUAGES

LYCEE HELENE BOUCHER DE THIONVILLE 57

Le faiseur de nuages

« Les voyages, ça ressemblent à l'amour ! Il y a les amours qui éclairent et ceux qui assombrissent. Tout dépend du Cœur qui les vit, et les hommes ont le cœur qu'ils peuvent. » (L. Pelletier)

Le Ciel.

D'aussi loin que je me souviens étant petit, j'ai toujours voulu tuer le ciel. C'est lui qui retenait mes parents loin de moi. Après une longue absence de leur part, j'avais demandé où étaient partis Papa et Maman, on m'avait simplement répondu qu'ils étaient montés au ciel. Ils n'en sont jamais redescendus et m'ont laissé seul ici-bas. Jamais ils n'auraient fait cela si le ciel ne les avait pas retenus prisonniers. Ne répondant pas plus à mes menaces qu'à mes suppliques, il ne me les a jamais rendus. Je l'ai alors combattu pied à pied, face-à-face, bleu du ciel contre bleus à l'âme ; le combat me semblait égal : mes larmes répondaient à ses pluies, ma rage à ses tempêtes, ma tristesse à ses nuages et mon mutisme à son calme. Ni ses aurores boréales ni ses arcs-en-ciel ou l'insoutenable beauté éphémère et sans cesse renouvelée de ses aubes et de ses crépuscules ne parvinrent à effacer son écrasante suffisance. J'ai haï le ciel de toutes mes forces, à chaque instant.

Adolescent, j'ai d'abord tenté de l'ignorer en ne lui adressant plus aucun regard, tête éternellement basse et yeux irrémédiablement rivés au sol. Ce fut peine perdue : chaque fenêtre, chaque flaque d'eau me renvoyait son reflet, chaque matin brumeux me rappelait qu'il descendait jusqu'au sol et chaque flocon de neige sur mes épaules me faisait prendre conscience de son poids. J'ai alors intensifié ma lutte en rayant de mon vocabulaire toute allusion à lui : « ciel », « cieux », « horizon » ou encore « azur » et une foule d'autres mots rattachés à son existence furent ainsi bannis de mon cerveau. Combien d'amitiés, combien d'histoires d'amour se sont également dérobées à moi du seul fait de la couleur bleue de leurs yeux ? Cet insoutenable éclat de ciel présent en ces possibles liaisons m'interdisait tout espoir.

Plus tard, avec l'âge de raison, j'ai voulu me lancer dans son exploration, connaître mon ennemi pour mieux le combattre. Je me suis abîmé à son observation, des journées entières à me perdre jusqu'au vertige dans son infini. J'ai habité un gratte-ciel, acheté un télescope, gravi les plus hautes montagnes, sillonné son immensité en avion, traversé son domaine en parachute.... mais rien ! Le ciel m'est resté vide et creux alors, de guerre lasse, je suis retourné à des préoccupations bien plus terrifiantes. Mais au final, ce cheminement n'aura pas été complètement vain. Il aura éveillé en moi cet esprit de découverte et cette conception personnelle de la justice qui m'ont amené à devenir juge au sein de la Cour Pénale Internationale, traquant les

crimes contre l'Humanité. Courir le monde de toutes les façons possibles n'a pas seulement été la découverte des autres, mais d'abord l'exploration de moi-même, l'excitation de me voir agir en humain.

C'était, je le pense encore aujourd'hui, le signe de ma prise de conscience du gâchis qu'il y aurait à rendre passive une vie déjà bien courte. Mais c'est à ce moment bien précis qu'après avoir passé des années à se faire maltraiter, le ciel s'est vengé. En état de légitime défense, il a tenté de me tuer à son tour.

La Terre.

Malgré les vents thermiques contraires, malgré l'ouragan et les éclairs, malgré la vétusté de son aéroplane et malgré le sol constellé de cratères que l'on désigne ici par le pompeux nom de « piste d'atterrissage », le pilote réussit à nous soustraire à la vengeance céleste et à nous poser dans un fracas métallique et poussiéreux. Le ciel devra attendre.

« Bienvenue en Afrique Monsieur le juge. Je m'appelle Rafiki, je suis votre guide, votre chauffeur et votre interprète, et voici notre véhicule. Je prends vos bagages et nous partons dès que possible. La route est longue jusqu'au camp militaire...». Je risque une œillade sinistre vers la jeep hors

d'âge qui semble être venue finir son existence ici au milieu de nulle part, et sur ce « Rafiki » qui est déjà installé à son volant et tente avec brutalité d'enclencher une vitesse avant de maltraiter l'accélérateur en souriant comme un enfant découvrant un nouveau jouet... Et moi qui pensais sottement qu'avoir échappé à la carcasse bringuebalante de l'avion constituait la pire partie de mon voyage !

Le monde qui m'entoure m'étouffe tel un sarcophage. Le soleil brûle mes rétines et le ciel luit comme une plaque d'acier. Le maquis et la brousse se raréfient alors que nous nous enfonçons à l'intérieur du pays. Un lit de rivière asséché déroule à l'infini un tapis de pierres chauffées à blanc, une dernière enfilade de collines naines et de rochers sinistres aussi rouges que des autels de sacrifices païens et nous voilà rendus aux portes du désert. C'est un monde de chaleur et de soif où il ne se passe jamais rien. C'est l'implacable règne du silence et de l'immobilité ; juste quelques tourbillons de poussière que les roues de notre jeep soulèvent et cèdent au vent qui les abandonne aussitôt. Même le temps semble avoir été crucifié au milieu de cette immensité pierreuse gorgée d'enfer.

La matinée s'achève avec un vent de sable. Des heures entières durant lesquelles la poussière tente de s'infiltrer en moi par tous les pores de la peau, des heures entières de vent incessant qui hurle à mes oreilles jusqu'à les faire saigner. Puis les torrents de sable déferlant du désert

se tarissent subitement. La fournaise reprend son bourdonnement et l'horizon s'érode à nouveau sur ce paysage de planète morte.

Quelques heures plus tard autant dire une éternité, Rafiki m'indique que nous n'allons pas tarder à trouver l'oasis dans laquelle nous ferons une pause, après la prochaine colline. Depuis le col, j'aperçois effectivement quelque chose mais cela ne correspond pas à l'idée que je m'étais faite de notre jardin du désert. Ce lieu est fantomatique, sans autre bout de verdure que des buissons épineux rachitiques, sans autre goutte d'eau qu'une mare boueuse assiégée par les insectes, sans autre village que quelques cases de torchis délabrées. Mais j'accueille tout de même cette oasis avec bonheur. Après d'interminables heures de piste, j'ai la tête engourdie et l'estomac retourné, je suis exténué.

Pour la première fois de la journée, Rafiki cesse d'appuyer sur l'accélérateur. J'ai même cru un instant qu'il allait éviter cet énorme trou sur la piste. Un dernier rebond, un dernier cri d'agonie des suspensions de la jeep et je m'apprête à mon tour à demander grâce au chauffeur. Je me tourne vers lui, mais son perpétuel sourire est tombé de son visage d'ébène. Impassible, tendu, il scrute.

Le Feu.

Une seule et unique silhouette spectrale flotte de case en case, un animal décharné claudiquant derrière elle. La silhouette se baisse lentement jusqu'au sol, y ramasse quelque chose, se redresse et s'éloigne de quelques pas pour recommencer le même rituel. Les cases n'ont pas de portes, mais rien ne bouge à l'intérieur ; personne ne nous accueille, ni homme, ni femme, ni enfant, ni bêtes. Les quelques formes couchées dans la poussière ne se relèvent pas à notre passage : un âne s'est écroulé sous son harnais, deux dromadaires aux yeux fous sont affaissés dans un buisson d'acacias, une meute de chiens semble avoir été foudroyée dans sa course. Tous ces animaux sont morts. La silhouette décharnée et titubante ramasse des branches, ses bras sont encombrés par un maigre fagot. Elle semble ne toujours pas avoir remarqué notre approche, serait-elle un mirage ? Peut-être tout simplement est-elle sourde et aveugle ?

Rafiki coupe le moteur au milieu du village. Aussitôt une odeur nauséabonde part à l'assaut de mes narines, tous ces animaux morts... Dès mon premier pas hors de la jeep, je remarque sur le sol des taches brunâtres et des courbes rougeâtres décrivant des arabesques maudites : le parcours de corps que l'on a traînés dans le sable. Ponctuant cette page de calligraphie sanglante, des douilles de balles étincellent comme autant de pépites au milieu des cailloux. La silhouette s'approche de nous. C'est une vieille femme, son corps est aussi sec et tordu que les branches mortes qu'elle

continue d'entasser. Son visage parcheminé est creux, son regard est vide. Mon chauffeur l'interpelle dans plusieurs dialectes. Elle ne l'entend pas et après avoir déposé son fardeau dans une grande case, elle retourne à sa corvée telle une somnambule.

Un bourdonnement atroce émane de cette case. Une marée faite de milliers de mouches surexcitées assiège des cadavres humains : un entrelacs de jambes, de bras, de têtes et de torses. Des femmes, des enfants, des hommes jeunes et vieux, tous entassés les uns sur les autres. Seuls les corps des femmes ont été dénudés mais tous présentent des plaies béantes ; la douleur s'est figée à tout jamais sur leurs visages, la terreur emplit encore leurs regards éteints. Je recule, chancelant sous le choc, et je m'évanouis.

Lorsque je reviens à moi, le soir commence à tomber, la vieille termine sa corvée de bois. Elle passe une dernière fois devant moi sans même que son regard ne m'ait juste effleuré. A ses lèvres craquelées et tremblotantes, je comprends qu'elle prie. Elle se tient maintenant devant la case et s'empare lentement d'un bidon d'essence qui semble provenir des réserves de notre jeep. Elle en déverse le contenu sur les corps sans vie, éclaboussant les branches, les murs et le toit. Elle gratte une allumette que lui tend Rafiki et la jette à l'intérieur.

Une flamme bleue naît aussitôt sur les fagots de bois, grimpe jusqu'au toit de paille et danse sur les murs de torchis. Un flot de fumée âcre s'échappe bientôt de cette bouche de l'enfer et des crépitements se font entendre, tels l'éclatement de centaines de bulles de vies. La vieille regarde les flammes multiplier leurs tentacules voraces et engloutir les dépouilles dans un tourbillon ravageur. C'en est fini des mouches.

- « Partons, dit Rafiki.
- Prenons cette femme avec nous, nous ne pouvons pas...
- Elle ne nous suivra pas, m'interrompt-il, cette femme est morte avec les siens.
- Qui... ? articulais-je avec peine, les poings serrés.
- L'une des factions armées locales. Certainement des représailles à la capture de celui que vous êtes venu entendre, Monsieur le juge. Des « faiseurs de nuages ».
- Des nuages sans pluie, reprend Rafiki. Un nuage de poussière à leur arrivée, un nuage de violence et de mort une fois sur place, un nuage de cendres à leur départ. Bienvenue au cœur des conflits africains modernes Monsieur le juge, bienvenue dans un monde de barbarie poétique... »

La jeep redémarre et fonce dans la nuit naissante. Sur la carrosserie, entre les plaques de rouille se reflètent et dansent les derniers rougeoiements du brasier déjà lointain. Les heures qui suivent passent en silence. La fatigue le dispute encore à l'effroi et à la révolte dans mon esprit

halluciné. Entre cauchemar et réalité, j'attribue chaque soubresaut à une route que j'imagine jonchée de cadavres sur lesquels nous roulons et chaque crissement métallique des suspensions évoque le bruit des machettes que l'on affûte.

* **

Le Vent.

Depuis deux jours déjà, la tempête de sable fait rage. Plus violente encore que celle qui m'avait accueillie. On dirait un déluge maléfique, comme si la nature déversait sur le monde un trop-plein de colère et de sortilèges, faisant disparaître le ciel et la terre dans un même chaos nébuleux. C'est à travers ce rideau que je distingue les limites de la caserne en ruine entourée de barbelés rouillés, constituant le poste avancé de l'armée régulière. Un portail désarticulé donne sur une place en terre battue au milieu de laquelle gît un mât quasi-déraciné. A son extrémité la plus haute flotte un torchon crasseux et non identifiable que l'on fait passer pour un drapeau, à son extrémité la plus basse ont été attachées quelques chèvres faméliques. De part et d'autre s'étendent les baraquements, certains partiellement détruits d'autres juste insalubres, mais tous sont occupés.

Les uns servent de garages et c'est là qu'a été remisé le fleuron des véhicules de la troupe : outre ma jeep, y figurent un vieux camion à la bâche arrachée, une vieille citerne rouillée et une épave de pick-up à l'arrière duquel trône une mitrailleuse lourde. Les autres abritent comme ils le peuvent les quelques hommes de troupe et le précieux groupe électrogène.

Mais cette tempête n'est rien en comparaison de celle qui se déroule sous mon crâne. Deux jours passés en tête-à-tête avec le prisonnier, ce « faiseur de nuages », un monstre sanguinaire, un bandit sans honneur. Je m'attendais à rencontrer le diable en personne et je me suis retrouvé face à un enfant de quinze ans à peine.

Ses yeux sont fiévreux derrière une monture de lunettes sans verres, son corps malingre flotte dans un tee-shirt crasseux et un short troué qui exhalent une forte odeur de brousse et de pourriture, son pied gauche est fourré dans une botte en caoutchouc qui lui remonte plus haut que le genou alors que son pied droit apparaît dans une sandale plastique usée jusqu'à l'extrême. Ses bras nus portent d'innombrables cicatrices et presque autant de petits sacs de cuir noués par des lacets multicolores : des amulettes magiques offrant toutes sortes de protections à leur porteur. Certaines permettent de devenir invisible, d'autres offrent de devenir invincible ou de résister aux balles... Mais la chose la plus incongrue dans sa tenue est certainement cette petite paire d'ailes de fée en toile bleue qu'il porte

harnachée sur son dos ; les amulettes ne devaient pas suffire pour voler certainement... Le « faiseur de nuages » ne lève pas la tête pour me regarder, il boite jusqu'à mon bureau, s'assoit sur le sol et crispe ses bras sur son abdomen.

Deux jours de mutisme total de sa part, il est présent dans la pièce et semble absent en même temps. Il refuse de boire ou de manger. Pas une seule parole n'est sortie de ses lèvres tuméfiées, pas une seule réponse à mes questions. Je repense à la vieille de l'oasis-fantôme, à la case qui brûle, aux victimes damnées... Je lui parle en français et ne reçois pour tout écho que la traduction que lui fait Rafiki en de multiples dialectes. De plus en plus fort, de plus en plus agressif, de plus en plus menaçant. Je dois calmer plus d'une fois les ardeurs de mon interprète au bord de l'hystérie. Le « faiseur de nuages » n'en a cure, les paroles sont du vent... Il se balance d'avant en arrière, tanguant tel un bateau ivre dans une mer déchaînée.

Les soldats pensent que c'est un démon qui communique avec les esprits malins, je n'ai pas mis longtemps à découvrir qu'il est en fait autiste et que ses spasmes et ses yeux révulsés ne sont pas les stigmates d'une quelconque possession démoniaque, mais ceux d'une malédiction bien plus répandue en ce pays : la malaria. L'odeur de putréfaction qui émane de son semblant de corps n'a pas pour origine le mauvais œil des ancêtres convoqué par un quelconque griot, mais une énorme plaie boursouflée et purulente barrant son abdomen d'une hanche à l'autre. J'ai donc exigé et obtenu qu'il

soit transporté jusqu'au premier dispensaire local pour y être soigné. J'ai conscience que les soldats ne me comprennent pas, qu'ils préféreraient que ce « faiseur de nuages » souffre.

Comment leur en vouloir lorsqu'exodes, razzias et viols constituent le quotidien, lorsque le malheur et la guerre balayent le continent entier ? Mais c'est ainsi. Après l'irruption dans la pièce de l'officier en charge de ce détachement et une discussion aussi brève que violente, le « faiseur de nuages » sera soigné. Il quitte la pièce sous la garde de Rafiki. Avant d'en franchir le seuil, il se retourne et d'un doigt tendu me désigne les feuilles de papier posées devant moi.

Je me lève et les lui tends. Sa main décharnée et hésitante s'avance, son regard devenu clair se plonge dans le mien. Un spasme de douleur le foudroie, lui arrachant un râle étouffé avant de le plier en deux. Le vent s'engouffre par la porte entrouverte et mes oreilles bourdonnantes perçoivent un mirage sonore, un murmure parmi les bourrasques, un souffle ténu dans la tempête. « Merci ».

Les nuages.

Ce matin, la jeep a transporté le « faiseur de nuages » et son escorte jusqu'au dispensaire. Ils seront de retour demain enfin je l'espère, si tous survivent et c'est vraiment pour la jeep que je crains le plus ! Dès leur départ, l'officier en chef est venu me donner un fax avec un air satisfait. Ma décision n'a pas plu à haut niveau et le colonel Sidi-Boubacar, nouveau commandant de l'armée locale se déplace depuis sa nouvelle ville de garnison pour me rencontrer demain. Le désert persiste à s'époumoner ; après la poussière, c'est maintenant du sable qu'il charrie par vagues successives. On dirait qu'un tsunami céleste tente de nous engloutir sous ses milliards d'aiguilles de silice. La porte du cachot du « faiseur de nuages » claque à toute volée, comme un tambour vaudou. Son rythme lancinant m'appelle irrésistiblement. Je franchis le seuil et suis immédiatement assailli par l'odeur de mort et d'excrément qui flotte en ce lieu. Un cube en ciment délabré de deux mètres sur deux avec un seau débordant de merde dans un coin. Rien d'autre. Dépassant de dessous le seau, j'aperçois des pages manuscrites. Soudain, un coup de tonnerre retentit et plusieurs éclairs zèbrent un ciel couleur d'apocalypse. Tels deux oiseaux fous, les feuilles de papier s'arrachent du sol et se mettent à tourbillonner dans la pièce avant de se plaquer à mon torse. Je m'en empare et mes yeux ahuris se posent sur les premiers mots qu'ils déchiffrent sans aucun mal. L'écriture est maladroite car tracée avec un morceau de charbon, mais le français est impeccable. « Monsieur le juge, je m'appelle Furaha, dans votre langue, cela veut dire «sourire»... ».

Au-dehors le ciel s'est encore assombri, le vent est retombé aussi subitement qu'il s'était levé. Les soldats s'agitent, profitant du répit offert par les éléments. Je referme la porte de la cellule, m'assied sur le sol crasseux et m'adosse au mur. Je plonge dans la lecture de ces quelques pages et pénètre dans un autre monde, dans l'intimité d'un « faiseur de nuages ». Lorsque je relève la tête, au bout de quelques minutes, au bout de quelques heures, au bout d'une éternité, le jour s'est éteint. Ce n'est pas encore la nuit, mais mon ennemi intime, le ciel, a jeté sur l'horizon un tapis épais et cotonneux de nuages couleur de tungstène.

Je glisse les feuilles sous ma chemise contre ma poitrine et regagne mon bureau sans prêter aucune attention à l'agitation qui règne dans le camp. Les hommes sont en effervescence, ils attendent la pluie.

Cette nuit-là, je n'ai pas dormi. L'orage a grondé durant des heures, mais pas une goutte d'eau ne s'est risquée à tomber au milieu de la fournaise. Allongé sur ma couchette, le corps moite, je fixe sans les regarder le plafond décrépi et les pales du ventilateur au lent mouvement hypnotique. J'ai lu et relu le récit de Furaha le « faiseur de nuages » jusqu'à en avoir les yeux qui saignent et même maintenant, je ne cesse d'y revenir par la pensée. Dehors, les monstrueux nuages noirs formaient des ombres plus noires encore qui s'infiltraient en moi.

Les ténèbres.

Inlassablement, les mots écrits par Furaha génèrent en moi des images, comme si sa vie était projetée par séquences accélérées dans mon cerveau. Furaha a huit ans lorsque ses parents, trop pauvres pour élever neuf enfants, le confient à une école coranique. Avant, son père était enseignant au lycée français, mais par nécessité, il est devenu épicier et marabout, marchand de cigarettes et d'arachides ; sa mère s'épuise en travaux des champs sur un sol stérile et vend du mauvais lait tiré d'une vache décharnée.

A l'école coranique, Furaha passe ses journées à ânonner des extraits du Coran et à servir le maître, un religieux autoritaire et avide, qui ne cesse de promettre l'enfer aux moins obéissants. Un jour, après bien des années, des hommes armés arrivent et repartent avec tous les enfants. Le maître les a vendus. Leur nouveau chef se fait appeler Mohamed Djibril Al Libya, c'est un homme grand et gros, toujours armé, toujours très méchant, un barbu qui parle plusieurs langues et les traite comme des esclaves. Par chance, Furaha semble bénéficier d'un traitement de faveur. Il devient le cuisinier, sert ses maîtres et leur porte une bassine d'eau cinq fois par jour pour la prière. Les autres garçons sont formés au maniement de l'AK47, le fusil d'assaut préféré des islamistes. Pendant des semaines, ils courent, sautent, suent,

tirent et manœuvrent dans le désert. Les filles elles, connaissent d'autres traitements qui les font taire le jour et hurler la nuit. Chaque jour, le chef leur répète que la religion est tout, qu'il faut mourir en martyr pour accéder au paradis des vrais croyants. Oublier ou mal réciter une sourate est un péché. Furaha oublie parfois à cause de son esprit défaillant. Il reçoit souvent le fouet sous forme de coups de courroie de voiture. Son ami Adama, le fils du forgeron est particulièrement indiscipliné. Il se cache dans la brousse pour fumer, sort en cachette en ville le soir. Après une nouvelle incartade, le chef décide de punir le mécréant. Il l'a égorgé aux yeux de tous. Désormais, Furaha et ses camarades vivent dans la terreur. Les sévices s'intensifient et d'autres camarades meurent de maladies, d'exténuation ou de mauvais traitements.

Il y a quelques mois, quand l'insurrection éclate, le chef les réunit pour leur annoncer que l'heure du Djihad est enfin arrivée et que Dieu, dans son immense bonté, leur offrait enfin l'occasion de mourir en martyres. Le chef menace, personne ne doit faiblir au combat, sinon.... et tout le monde repense à Adama.

En quelques semaines, les villes du nord du pays tombent l'une après l'autre. Les factions armées d'Aqmi et d'Ansar Dine règnent en maîtres. Son père a fui avec ce qui restait de sa famille ; l'épicier qui avait le malheur de savoir parler français et vendait le tabac du diable était devenu

trop suspect aux yeux de la police islamique. Peu après, les premières bombes frappent. Une action d'envergure est envisagée par le chef : ses djihadistes se préparent à attaquer la ville voisine.

A l'aube, ils s'infiltrèrent dans les quartiers et balaient la garnison locale en moins de trois heures. L'attaque est menée par un traître, un ancien colonel de l'armée qui connaissait bien la ville. Furaha fait partie de la deuxième vague, celle du lendemain matin. Déjà, les hélicoptères français tournent et les avions larguent des bombes de 500 kilos. La peur, le bruit et les morts, le ciel et la terre qui tremblent. Furaha se cache puis cherche ses compagnons, ceux qui faisaient partie du premier groupe. Il en découvre huit qui sont morts, lève la tête et crie leurs noms.

Et les autres ? Pulvérisés. Tout ce qu'il a retrouvé d'eux, il le porte sur lui : une botte, une sandale en plastique, une paire de lunettes, des ailes en toile... Tous morts de façon atroce et inutile. Le soir, les combattants s'installent, pillent et violent. Comme toujours avant les combats, Furaha leur sert de l'eau et de la viande mélangée à une poudre blanche qui rend le corps dur comme du fer. Après, ils ne sentent plus la douleur et restent les yeux très ouverts sans pouvoir dormir.

Mais le chef traite aussi les cas particuliers comme Furaha, qu'il trouve têtu et peu enclin à embrasser la mort, par des injections de « brown-brown », un mélange de cocaïne et de poudre de fusil... Après ces piqûres, Furaha court comme un fou. Plus les avions frappent, plus le chef

multiplie les injections. Les bras de Furaha se couvrent de traces laissées par ce poison. Le ciel s'embrase, la terre se soulève, le chef injecte encore et encore. A la dernière injection, Furaha s'effondre dans le coma.

Quand il se réveille, tout est étrangement calme. Furaha a très soif et n'a plus la force de bouger. Une douleur atroce le paralyse, une plaie énorme et mal recousue barre son ventre. Il reste là pendant plusieurs jours à dormir et à délirer dans les ruines parmi les corps mutilés, puis parvient à se lever. La ville est déserte, le chef et quelques-uns de ses sbires se sont enfuis. Furaha décide de partir à pied pour retrouver ses parents, à deux cent kilomètres de là. Sur la route, les forces lui manquent et il fait halte dans un village déjà ravagé par les factions armées. Là, il se fait arrêter par des militaires de l'armée régulière. Il est content car ils ne l'ont pas tué, sa souffrance semble les réjouir plus que son exécution sommaire au milieu de nulle part.

Depuis son cachot crasseux, Furaha a entendu la suite, les villes tombent les unes après les autres et les islamistes abandonnés de Dieu fuient dans le désert. Ils n'ont pas fait le poids face à des armées étrangères modernes armées en renforts ; les bombes guidées au laser et les forces spéciales les ont frappés avec une précision diabolique. Les foules libérées exultent en agitant des drapeaux étrangers, l'heure est à l'euphorie. Mais

Furaha se souvient comment le chef parlait du désert immense, des combattants qui le parcourent, de la colère de Dieu qui frappera les impies, dans les dunes, sur les routes ou même dans les villes, de la peur que feront régner les martyres et les « faiseurs de nuages ». Furaha ne comprenait pas, mais le chef ne faisait que leur expliquer les règles d'une nouvelle guerre qui pouvait commencer, ceinture d'explosifs autour de la poitrine.

Mais cette autre guerre se fera sans lui. Ses gardiens lui ont dit qu'il sera bientôt jugé pour « participation à la rébellion » et qu'en attendant son exécution, il resterait longtemps en prison. Seul au fond d'un trou à rat immonde où on le retient, dans une caserne miteuse et déglinguée au milieu du désert, Furaha connaît à nouveau la peur et la douleur. La peur de la confrontation avec un juge blanc qui ne va pas le croire et très certainement le condamner à mort pour des choses qu'il n'a pas comprises, la douleur dans son corps qu'il accepte comme une punition pour ces atrocités qu'il n'a pourtant pas commises... Son récit s'arrête sur une phrase : « Je ne suis pas un « faiseur de nuages » mais un porteur d'eau ».

La pluie.

Celui qui ne sait pas qu'il marche dans l'obscurité ne verra jamais la lumière. L'aube a été lente à se montrer, c'est épuisé que je

m'extirpe de ma couche dans ce paysage halluciné. L'orage géant a amassé sa colère au-dessus de nous, mais le ciel refuse obstinément de laisser s'échapper son élixir de vie. L'ambiance électrique qui s'est installée dans l'impatience des premières gouttes ne rend mon attente du retour de Furaha que plus insupportable.

Vers le milieu de la matinée, j'aperçois enfin deux véhicules dans le lointain. Je reconnais ma jeep aux cris plaintifs qu'émet chaque organe mécanique la composant encore un peu. Le véhicule qui la précède est flambant neuf, un gros 4x4 moderne avec blindage, vitres teintées et climatisation. Le convoi stoppe au milieu de la place. Je ne porte aucune attention au militaire et à sa garde personnelle qui s'extraient du carrosse. Je me dirige directement vers la jeep. Rafiki saute en bas et me dit qu'au dispensaire, quelques soins ont été apportés au « faiseur de nuages » mais qu'il a refusé que les médecins ne l'opèrent. Je note au passage que cette dernière remarque semble satisfaire Rafiki au plus haut point : certainement sa façon de me montrer que j'avais tort... Une radiographie sommaire a également été prise, mais l'appareil étant tombé en panne, les résultats n'étaient pas disponibles avant leur départ. Le médecin chef du dispensaire, un anglais venant d'une quelconque organisation humanitaire, a dit qu'il enverrait un fax dès que possible avec son interprétation du cliché. Furaha est

étendu en position fœtale sur la banquette arrière, prostré. Le voyage a dû être un calvaire, je m'en veux un peu de ne pas l'avoir compris plus tôt.

A quelques dizaines de mètres derrière moi, j'entends le gros militaire en train de tancer vertement le commandant du camp. Je ne comprends pas les paroles, mais le ton est sans équivoque. Tel un ogre monstrueux, il semble écraser de tout son poids et de toute son autorité le pauvre capitaine qui se ratatine un peu plus à chaque cri et subit avec stoïcisme le torrent de postillons que l'autre lui crache au visage.

Je demande de l'aide à Rafiki et avec beaucoup de précautions, je relève Furaha dont le visage est tordu de douleur. Ce n'est plus une respiration qui anime sa poitrine mais un halètement continu. Il est si maigre que je crois pouvoir distinguer son cœur battre entre ses côtes. Il fait un pas hésitant et réussit à se mettre droit en s'appuyant sur le côté de la jeep. Tremblant de tous ses membres, il se maintient debout. J'ordonne à Rafiki d'aller chercher un peu d'eau fraîche, il y en a dans ma glacière. Après un rapide duel de nos regards qui s'entrecroisent et jaugent nos volontés respectives, il déguerпит en direction de mon bureau. Furaha est au bord de l'évanouissement, ses yeux sont révulsés, il oscille comme un arbre sur le point d'être abattu par les coups de hache acharnés d'un bûcheron. Je lui saisis les épaules et l'appelle à plusieurs reprises et de plus en plus fort, finissant par crier son nom : « Furaha ! ». Mon intervention ramène l'enfant dans le monde

réel et interrompt le gros chef militaire dans son expédition punitive et sa démonstration de force envers ses subalternes.

J'accompagne Furaha dans sa glissade le long de l'aile de la jeep et le pose en position assise dans l'ombre du véhicule ; il semble légèrement soulagé par cette position. C'est le moment que choisit Rafiki pour hurler depuis le seuil de mon bureau. « Monsieur le juge, Monsieur le juge, le fax, le fax arrive ! Venez vite... ». « Ne bouge pas, dis-je à Furaha, je reviens avec de l'eau. » Son regard ne se fixe pas sur le mien, il regarde par-dessus mon épaule, fixant certainement le vide, mais il me sourit. Je me précipite alors vers mon bureau, bousculant au passage Rafiki. Le crépitement du fax retentit encore dans la pièce, je prends une bouteille d'eau et retourne vers le télécopieur. Je m'empare de la feuille et lis.

Mes yeux s'écarquillent, mes jambes se dérobent et mes mains s'ouvrent laissant échapper à la fois le fax et la bouteille... Un éclair déchire le ciel et claque comme un coup de fouet gigantesque sur le sol, me sortant de ma torpeur, Rafiki me fixe avec un air ahuri, comme s'il venait de voir un spectre. Des mots sortent de ma bouche et résonnent à mes oreilles comme s'ils provenaient du lointain : « Il a... une bombe dans le ventre ! ». Le visage de Rafiki se décompose.

Je sors en titubant de la pièce et cherche Furaha du regard. Il n'est plus là où je l'avais laissé. Il se traîne, courbé en deux, vers les militaires debout dans la cour. Lorsqu'il arrive à proximité du groupe d'officiers, la garde prétorienne du visiteur s'est déjà emparé de lui et après lui avoir asséné un violent coup de crosse au visage, le jette négligemment aux pieds de son généralissime et grotesque chef. Celui-ci affiche un sourire carnassier et se penche vers la frêle victime désarticulée qui rampe au sol. Soudain, son sourire se fige, son visage blêmit et tout son corps tressaute, trahissant la peur, la panique. Furaha tourne sa tête vers lui et hurle. Je l'entends distinctement crier en s'adressant à l'adipeux oligarque d'opérette : « Me reconnais-tu... ? Je suis Furaha. Me reconnais-tu Mohamed Djibril Al Libya, traître, menteur, égorgueur d'enfants ? Je suis Furaha. Mais je ne serai jamais un « faiseur de nuages » comme tu le voulais. Je suis Furaha, le porteur d'eau... ».

Une lumière blanche aveuglante semble naître au centre de la place. Un bruit d'explosion fait taire les grondements du ciel, la déflagration qui suit me projette en arrière dans la pièce avant d'éparpiller un peu partout des bribes de tissus, des échardes métalliques, des éclats d'os et une bouillie organique rouge. Un nuage de poussière et de débris monte tel une colonne d'offrandes à la rencontre de ses frères célestes. Le silence est absolu, plus rien ne bouge. A cet instant précis, les premières gouttes de pluie, grosses,

lourdes, abondantes, commencent à tomber et effacent déjà les traces de la tragédie.

Je pleure sans avoir à rougir de mes larmes, car elles sont comme une pluie sur la croûte argileuse qui recouvre nos cœurs endurcis. Je hais le ciel, ce lieu que l'on dit être le paradis mais qui nous prend nos amitiés et nos amours pour les transformer en anges et nous laisse en retour les nuages, la pluie, la foudre et les bombes.

A ce jour, la Cour Pénale Internationale a ouvert une procédure d'enquête dans sept cas, tous en Afrique : l'Ouganda, la République démocratique du Congo, la République de Centrafrique, le Darfour, la République du Kenya, la Libye et la Côte d'Ivoire. Seize personnes ont été mises en accusation, dont sept sont en fuite, quatre sont en détention, trois se sont présentées volontairement devant la Cour et deux sont décédées (ou supposées telles). Le 14 mars 2012, Thomas Lubanga a été reconnu coupable de Crimes de Guerre. Ce fut le premier jugement rendu par la Cour Pénale Internationale.

(source : fr.wikipedia.org/wiki/Cour_pénale_internationale)

Selon la définition de l'UNICEF, un enfant soldat est toute personne âgée de moins de 18 ans qui fait partie d'une force ou d'un groupe armé régulier ou irrégulier de quelque nature que ce

soit, y compris, mais sans s'y limiter, les enfants combattants, les cuisiniers, les porteurs, les messagers et ceux qui accompagnent ces groupes. La définition comprend également les filles enrôlées pour servir de concubines ou aux fins de mariage forcé. Cette définition ne désigne pas exclusivement les enfants qui portent ou ont porté des armes. Certains garçons et filles peuvent avoir été enlevés ou recrutés de force, d'autres ont été amenés à s'enrôler par la pauvreté, la maltraitance et la discrimination, pressions de la société ou des pairs ou encore pour se venger de la violence dont eux-mêmes ou leur famille ont été victimes. Combien y a-t-il d'enfants soldats dans le monde ? Bien qu'il soit difficile de déterminer leur nombre, les estimations les plus récentes donnent à penser que de 200 000 à 300 000 enfants sont utilisés comme soldats dans une vingtaine de pays sur presque tous les continents.

(source : amsul.webs.com/enfantso/dats.htm)